

Le Filet

Du même auteur chez À vue d'œil :

Piégée – Reykjavík noir – La trilogie, T. 1

La Cage – Reykjavík noir – La trilogie, T. 3

Lilja Sigurdardóttir

Le Filet

Reykjavík noir
La trilogie, T. 2

*Traduit de l'islandais
par Jean-Christophe Salaün*



Titre original : *Netið*

© Lilja Sigurdardóttir, 2016

Published by agreement with Forlagið, www.forlagid.is

© Éditions Métailié, Paris, 2018, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0358-1

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

AVRIL 2011

Sonja se réveilla en sursaut d'un sommeil profond, tremblante comme une feuille. Levant la tête, elle jeta un coup d'œil au thermomètre du climatiseur : il faisait trente degrés dans la caravane. Elle avait voulu se reposer un peu les yeux en début d'après-midi pendant que Tomás allait rendre visite à Duncan, le petit garçon qui habitait sur la parcelle d'à côté. Le soleil en avait profité pour transformer la caravane en étuve, et le climatiseur s'était mis en route dans un grincement assourdissant avant de laisser échapper un filet d'air glacial. Elle avait rêvé que la banquise venait s'écraser sur la plage en contrebas et, si l'idée de voir apparaître des icebergs sur les côtes de Floride était tirée par les cheveux, le rêve avait paru si réel que Sonja mit quelque temps à faire disparaître de son esprit l'image de ces blocs de glace qui s'échouaient bruyamment sur le sable. Ce n'était qu'un stupide rêve, elle était bien consciente que la sensation de froid qu'elle avait éprouvée venait du climatiseur, pourtant elle ne pouvait

faire taire l'angoisse qui l'étreignait. Rêver d'une mer de glace était un mauvais présage.

À peine debout, Sonja cogna son gros orteil contre la planche mal fixée au sol. Ce taudis commençait vraiment à lui taper sur le système. De toute façon, le moment était venu de plier bagage. Ils étaient là depuis trois semaines, cela commençait à devenir dangereusement long. Demain, elle ferait leurs valises en toute discrétion, et ils mettraient les voiles sans un au revoir le soir venu, au volant du vieux tacot qu'elle avait acheté au marché noir. Dans l'étreinte protectrice de la nuit. Elle avait payé au propriétaire du camping l'équivalent d'un mois de loyer, il n'y perdrait pas au change. Tomás et elle prendraient la route du nord, vers la Géorgie. Avec un peu de chance, ils trouveraient une nouvelle location où loger une semaine ou deux, avant de repartir, de se réinstaller quelques jours, puis de repartir encore, sans jamais prendre le temps de nouer des liens. Sans jamais laisser de traces derrière eux. Pour ne pas qu'Adam les retrouve. Adam, le père de Tomás. Adam, son ex-mari. Adam, le dealer de drogue. Adam, qui l'avait réduite en esclavage.

Un jour, lorsqu'ils auraient voyagé assez loin, qu'ils auraient suffisamment dissimulé leurs traces, que Sonja se sentirait en sécurité, ils pourraient s'installer à plus long terme. Dans un lieu paisible, peut-être aux États-Unis, peut-être ailleurs. Cela n'avait pas d'importance, juste un endroit où ils pourraient se noyer dans la masse, où elle n'aurait plus besoin de regarder sans cesse par-dessus son épaule.

Sonja inspecta le micro-ondes. C'était devenu une habitude. Elle se sentait toujours immédiatement rassurée à la vue de la boîte en plastique blanc avec un couvercle bleu qui contenait la liasse de dollars et d'euros qu'elle avait amassée durant l'année où elle avait été exploitée par Adam. Elle s'était fait faire une carte de crédit prépayée chez Walmart, y avait déposé l'équivalent de plusieurs mois de salaire, mais la liasse qu'elle gardait chez elle était son filet de sécurité dans cette nouvelle vie où elle ne pouvait faire confiance à personne. Elle n'avait pas osé se procurer une vraie carte bancaire, de peur qu'Agla la recherche dans les bases de données auxquelles elle avait accès.

Son cœur se serrait toujours autant quand elle repensait à Agla. Le souvenir du parfum de ses cheveux, de la chaleur de sa peau sous les draps faisait naître dans sa gorge une boule qu'elle avait le plus grand mal à ravalier. Depuis leur séparation, à mesure que le temps passait, il lui était de plus en plus dur de résister à la tentation de l'appeler. Mais l'Islande était derrière elle à présent, voilà tout. C'était sa nouvelle vie, et elle avait bien eu conscience que celle-ci serait solitaire, du moins les premiers temps. Or la solitude ne pesait pas lourd dans la balance. C'était la sécurité qui l'emportait. La sécurité de Tómas, sa priorité. Si elle s'autorisait à reprendre contact avec Agla, il était certain qu'Adam finirait par en avoir vent et la retrouver.

Sonja ouvrit la porte de la caravane et s'installa sur la petite marche. Il faisait encore plus chaud dehors qu'à l'intérieur, le soleil de l'après-midi allongeait l'ombre des arbres sur le terrain vague au milieu des caravanes presque empilées les unes sur les autres. Sonja inspira profondément, tentant de se débarrasser de la sensation désagréable qui ne la lâchait pas depuis son réveil. Le vieil homme édenté d'en face se tenait derrière son

gril qui crachait des gerbes de cendres tandis que la mère de Duncan, sa voisine, écoutait la radio, assise sur sa chaise pliante. Il régnait dans le camping un calme parfait, qui serait bientôt rompu par le bourdonnement assourdissant de la circulation et les coups de klaxon sur la voie express lorsque les travailleurs rentreraient chez eux à la fin de la journée.

Duncan s'échappa en courant de la caravane, courbé sur son ballon de basket avec lequel il dribblait sans cesse, l'air concentré. Sonja ne put s'empêcher de sourire. Son dribble maladroit ne présageait en rien son lancer expert. C'était un enfant extraordinairement doué pour le basket et, après quelques jours de jeu avec lui, Tomás s'était mis à partager la même passion. Tomás !

— Duncan ! Où est Tomás ? s'écria Sonja.

Le petit garçon fut interrompu en plein saut vers le panier cloué à un grand palmier. Retombant sur le sol poussiéreux, il haussa les épaules.

— Je ne sais pas, répondit-il avant de reprendre son dribble. Il est descendu sur la plage il y a un moment. Après, des hommes sont venus le demander.

— Des hommes ? Quels hommes ?

D'un seul bond, Sonja s'était rapprochée du petit garçon qui faisait passer son ballon d'une main à l'autre.

— Des hommes, quoi, répondit l'intéressé. Juste des hommes.

— Dis-moi où ils sont allés, Duncan !

Celui-ci pointa le doigt en direction du bosquet qui séparait le camping de la plage.

— Qu'est-ce qui se passe ? leur lança la mère de Duncan depuis sa chaise.

Sonja ne prit pas le temps de lui répondre. Elle se précipita vers la plage, le cerveau tournant à mille à l'heure. La vue de la banquise grignotant le sable, le craquement des blocs de glace tandis que les vagues les rejetaient sur la terre et le froid qui recouvrait l'immensité blanche lui revinrent brusquement, comme si son rêve était devenu réalité. Elle s'accabla de reproches pour n'avoir pas acheté le revolver qu'elle avait vu au marché aux puces le week-end précédent. Rêver de la banquise n'était jamais bon signe pour un Islandais. La banquise annonçait un printemps rigoureux. La banquise charriait les ours polaires.

Tómas sautait entre les gros rochers à demi enfouis à la lisière du bosquet, où un escalier montait jusqu'aux dunes de la plage. Il était pieds nus, avait oublié ses sandales chez Duncan, mais c'était sans importance. Le sable était doux contre sa peau, il irait récupérer ses chaussures sur le chemin du retour, avant que maman ne se soit rendu compte qu'il les avait enlevées. Il voulait juste ramasser des coquillages, surtout des noirs – les plus rares, les plus beaux. La plupart des coquillages que l'on trouvait sur cette plage étaient jaunes, bruns ou couleur rouille, mais il arrivait qu'il en trouve des noirs çà et là, or c'étaient surtout ceux-là qui lui manquaient pour achever son petit travail. C'était maman qui le lui avait proposé. Elle l'avait fait étant petite, et lorsque l'image sur la boîte à cigares avait commencé à prendre forme, Tómas s'était dit que le résultat final serait drôlement chouette. Le vieil homme de la caravane d'en face lui avait donné cette boîte. Tómas comptait l'utiliser pour y ranger ses

cartes de footballeurs, et maman avait suggéré qu'il la décore avec des coquillages. Depuis trois soirs, il s'échinait ainsi à créer un motif avec ses trouvailles de la plage. Plus qu'une ligne de coquillages noirs, et l'ensemble serait parfait. Ce serait bientôt la boîte à cartes de footballeurs la plus cool du monde.

La marée était haute et la plage n'était plus qu'une étroite bande qu'il serait difficile de fouiller à cette heure-ci. Il faudrait attendre que la mer redescende. Tómas enfonça les orteils dans le sable, contemplant l'entrée d'une fourmilière à deux pas. Les fourmis n'existant pas en Islande, il y portait un intérêt tout particulier. Des dizaines de ces petits insectes entraient et sortaient d'un minuscule trou dans la terre en une file parfaitement organisée. Visiblement concentrés, ils devaient travailler à une tâche de la plus haute importance. De l'artisanat de fourmis. Attrapant un bâton, Tómas l'enfonça dans le trou et se mit à creuser. La fourmilière était vraisemblablement plus profonde qu'il ne l'avait soupçonné. Les fourmis se mirent à paniquer, elles se précipitèrent dans tous les sens, confuses, avant de retrouver leur calme

presque instantanément et de s'organiser pour reconstruire l'entrée de leur demeure après la catastrophe.

— Tómas !

Il leva les yeux. La voix semblait provenir de l'autre escalier menant à la plage, du côté du parking. Deux hommes lui faisaient signe d'un air joyeux. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien lui vouloir ? Il se dirigea vers eux d'un pas hésitant et s'immobilisa à bonne distance. Il ne les connaissait pas. On aurait dit des Mexicains, or Duncan lui avait dit qu'il valait mieux se méfier de ces gens-là. Tómas ne savait pas vraiment pourquoi – il n'y avait pas de Mexicains en Islande et on ne lui avait jamais expliqué en quoi ils étaient censés être suspects.

— *What ?* s'exclama-t-il à l'intention des deux hommes qui souriaient amicalement.

Ils n'avaient pas l'air bien dangereux. L'un d'eux était assis sur un gros rocher tandis que son ami se dirigeait vers sa voiture.

— Ça te dirait d'acheter un chiot ? demanda celui qui était assis.